

# « LES CULTURES NE SONT LES PROPRIÉTÉS DE PERSONNE »

**E**n juillet, alors que le metteur en scène canadien Robert Lepage prépare son spectacle *Kanata*, une lettre, signée par dix-huit artistes et intellectuels autochtones et douze de leurs alliés, non autochtones, déclenche une vive polémique. Le spectacle, joué par les acteurs du

Théâtre du Soleil, que dirige Ariane Mnouchkine, doit traverser l'histoire du Canada en abordant les oppressions subies par les autochtones. Face à l'absence sur scène d'acteurs issus de leurs communautés, ces derniers dénoncent une « appropriation culturelle ». Dans la foulée, un coproducteur financier se retire du projet, poussant le metteur en scène à annuler la création de *Kanata* au Théâtre du Soleil, à Paris. C'était sans compter la ténacité de Robert Lepage et la détermination d'Ariane Mnouchkine. Fondatrice et directrice depuis 1964 du mythique Théâtre du Soleil, installé à la Cartoucherie de Vincennes, Ariane Mnouchkine, metteuse en scène, auteur, propose toujours un théâtre généreux et populaire qui place l'humain au centre des représentations. Incarnées par une troupe cosmopolite – ses acteurs sont afghans, brésiliens, français, irakiens, syriens... –, ses créations prennent à bras-le-corps les tragédies, que celles-ci soient grecques ou shakespeariennes, antiques ou contemporaines. L'exil et les migrants, l'intégrisme et l'émancipation des femmes, la montée des dictatures et la résistance des peuples sont autant de sujets déployés au Théâtre du Soleil.

## Qu'évoquent pour vous les termes « appropriation culturelle » ?

Ces termes n'évoquent rien pour moi car il ne peut y avoir appropriation de ce qui n'est pas et n'a jamais été une propriété physique ou intellectuelle. Or les cultures ne sont les propriétés de personne. Aucune borne ne les limite, car, justement, elles n'ont pas de limites connues dans l'espace géographique ni, surtout, dans le temps. Elles ne sont pas isolées, elles s'ensemencent depuis l'aube des civilisations. Pas plus qu'un paysan ne peut empêcher le vent de souffler

*Une pièce traitant de l'histoire dramatique des autochtones du Canada peut-elle être montée sans leurs représentants ?*

*C'est à cette question devenue polémique que se sont heurtés Robert Lepage, metteur en scène, et Ariane Mnouchkine, directrice du Théâtre du Soleil, à Paris. Celle-ci rappelle que l'histoire de l'humanité appartient à tout le monde.*

Par Joëlle Gayot

Photo Léa Crespi pour Télérama



Ariane Mnouchkine a toujours été entourée d'une troupe cosmopolite au Théâtre du Soleil, qu'elle dirige depuis cinquante-quatre ans.



» sur son champ les embruns des semilles saines ou nocives que pratique son voisin, aucun peuple, même le plus insulaire, ne peut prétendre à la pureté définitive de sa culture. Les histoires des groupes, des hordes, des clans, des tribus, des ethnies, des peuples, des nations enfin, ne peuvent être brevetées, comme le prétendent certains, car elles appartiennent toutes à la grande histoire de l'humanité. C'est cette grande histoire qui est le territoire des artistes. Les cultures, toutes les cultures, sont nos sources et, d'une certaine manière, elles sont toutes sacrées. Nous devons y boire studieusement, avec respect et reconnaissance, mais nous ne pouvons accepter que l'on nous en interdise l'approche car nous serions alors repoussés dans le désert. Ce serait une régression intellectuelle, artistique, politique effrayante. Le théâtre a des portes et des fenêtres. Il dit le monde tout entier.

#### Que s'est-il passé dans l'histoire des autochtones qui puisse expliquer cette polémique ?

Je ne suis pas une historienne de la colonisation du Canada, mais relisons l'histoire. Une spoliation insidieuse, puis violente. Des trahisons sans fin. Des promesses jamais tenues. Des traités jamais respectés. Et, en 1867, au moment de l'indépendance, un traitement génocidaire des Premières Nations. Une exclusion, puis une marginalisation systématique. Et – ce qui a laissé, peut-être, les traces les plus profondes – un véritable assaut de l'Eglise catholique et de l'Etat canadien contre la culture autochtone, en éliminant la participation des parents et de la collectivité au développement intellectuel, culturel et spirituel de leurs enfants au moyen du système de ces tristement célèbres pensionnats où l'on pratiquait, sur les enfants enfermés, une assimilation forcée, imbécile, sadique, abusive, violente, inimaginable. Comparable à ce qui s'est passé en Australie avec les enfants aborigènes. Système qui, au Canada, a duré jusqu'en 1996, c'est-à-dire hier. Donc beaucoup de choses effroyables qui, malgré des efforts indéniables ces dernières années, ne se réparent pas d'un claquement de doigts. Les revendications légitimes des autochtones sont légion et dépassent largement cette polémique, qui n'est pas due seulement à un groupe de leurs artistes – qui, d'ailleurs, et je tiens à le redire, ne visait pas l'annulation de *Kanata*, mais aussi, et sinon plus, à un mouvement de pensée vindicatif prônant le « retour du bâton » plutôt que, après celui de la réparation, le long et difficile chemin de la réconciliation que la majorité des autochtones parcourent avec détermination et exigence.

#### Etes-vous inquiète de la tournure prise par les événements ?

Un peu, je l'avoue. On est en train d'ériger des enclos, à l'intérieur desquels on voudrait séparer les identités réduites à elles seules. Pour mieux les classer ? A l'infini ? Le 22 septembre 1933, à l'initiative de Joseph Goebbels et via la création de la Chambre de la culture du Reich, les artistes juifs

sont exclus du monde culturel et ne peuvent plus se produire que dans des manifestations destinées à des publics juifs. Pas de panique, je ne traite personne de nazi, en l'occurrence, mais lorsqu'on examine ma troupe selon des critères ethniques, je rappelle ce qu'ont fait les nazis. Je sonne un petit tocsin. Attention à certains voisinages de pensée ou de méthode. Même involontaires.

#### Comment les artistes peuvent-ils réagir ? Appelez-vous à une mobilisation ?

La première des censures est notre peur. Etre accusé de racisme fait très peur, nos accusateurs le savent. Ils en jouent. Mais une fois que nous savons, en conscience, que nous ne le sommes pas et que notre travail, la composition du groupe au sein duquel nous créons des œuvres depuis tant d'années, bref, que toute notre vie le prouve, nous devons refuser qu'à la seule lumière de la composition ethnique de la distribution, avant même d'avoir vu nos spectacles, on nous dise qu'ils sont spoliateurs et racistes, donc criminels. Nous avons tous des yeux, des oreilles, des mémoires, des légendes, donc tous des parentés multiples. Nous ne sommes pas « que » français ou « que » blancs. Ou « que » autochtones. Devons-nous nous résigner à une malédiction atavique, de

*« Toutes les cultures, sont nos sources. Le théâtre a des portes et des fenêtres. Il dit le monde tout entier. »*

dimension biblique, qui courrait de génération en génération ? Sommes-nous, pour toujours, dans les siècles des siècles, des racistes et des colonialistes, ou sommes-nous des êtres humains, porteurs d'universalité, tout comme les Noirs, les Juifs, les Arabes, les Khmers, les Indiens, les Afghans, les Amérindiens, dont nous voulons parfois raconter les épopées et qui, comme nous, bien avant leurs particularités cultu-

relles, portent en eux cet universel humain ? Et puis, qui a intérêt à déchirer la société, justement de cette façon-là ? En quoi cette tribalisation générale va-t-elle affaiblir le capitalisme sauvage qui ruine notre planète ? En quoi va-t-elle freiner la glotonnerie des multinationales ? A quoi sert-elle ? En quoi va-t-elle nous redonner le sens et l'amour du bien commun ? Pourquoi certains idéologues tentent-ils de duper notre jeunesse en profitant négativement de son idéalisme, de sa générosité et de sa soif de solidarité et d'humanité ?

#### Qui sont ces idéologues ?

Je n'ai pas à les nommer. Par leurs réponses et leurs attaques, je le crains, ils montreront qu'ils se sont reconnus.

#### Ne s'agit-il pas d'un dialogue de sourds ?

C'est pis qu'un dialogue de sourds. C'est un procès, où chaque mot de la défense est retourné et ajouté au réquisitoire de procureurs autodésignés. Il faudrait slalomer en permanence entre des mots interdits, de plus en plus nombreux. Comment parler sincèrement, avec confiance, si chaque mot peut devenir, au gré de l'interlocuteur, un indice incriminant, révélateur de notre ignominie ? Sous la surveillance de tels commissaires, comment échapper à la langue de bois, aux clichés, puis à l'hypocrisie et finalement au mensonge obligatoire ?

## À VOIR

**Kanata – Episode I – La Controverse**, un spectacle du Théâtre du Soleil et de Robert Lepage, du 15 décembre au 17 février, dans le cadre du Festival d'automne, La Cartoucherie de Vincennes, Paris 12<sup>e</sup>.

**Est-il possible de se soustraire à la culpabilisation ?**

Une fois que tous les chemins de réparations matérielles, législatives, symboliques auront été parcourus et que ces réparations, toujours imparfaites et insuffisantes, auront été définitivement obtenues, il nous faudra bien encore reconnaître que nous sommes coupables de beaucoup de choses, mais pas de tout, pas tout le temps et pas pour toujours. Le chemin est identique pour ceux qui sont, ou se pensent, victimes, car il peut y avoir de l'indécence à faire sienne, à trop s'approprier, la souffrance d'un aïeul. Les petits-enfants de déportés, dont je suis, n'ont pas souffert ce qu'ont souffert leurs grands-parents ou arrière-arrière-grands-parents. Je ne peux pas bâtir sur le destin de mes aïeux une amertume et une haine éternelles, haine et amertume que mes grands-parents morts à Auschwitz n'auraient pas voulu me léguer – ils m'aimaient trop, j'en suis sûre, pour vouloir m'infliger la douleur de haïr. Je ne peux pas me targuer de leur héritage pour rendre coupable la terre entière et interdire à une jeune actrice, allemande, innocente de ce qu'a pu commettre son arrière-grand-père à l'égard du mien, de jouer Anne Frank, du moment qu'elle a du talent et la force morale de le faire.

**Quel est votre état d'esprit, aujourd'hui ?**

Lors d'une réunion à Montréal, en juillet, nous avons cherché, Robert et moi, à nous faire entendre des artistes autochtones qui avaient fait part de leur incompréhension, pour ne pas dire de leur désapprobation, devant l'absence d'acteurs et d'actrices autochtones dans la distribution de *Kanata*. Il nous a fallu rappeler encore et encore que ce spectacle était répété et produit en France, avec des acteurs d'origines très diverses, réfugiés d'abord, puis résidents en France, puis devenus français, pour la plupart, ces dernières années. Bon nombre d'artistes qui nous recevaient ce soir-là avaient entendu vaguement parler du Soleil mais ignoraient tout de son fonctionnement et de ses principes. La réunion s'est déroulée dans une atmosphère respectueuse, de part et d'autre, et je pense que nous avançons sur le chemin difficile de la compréhension et de la réconciliation. Cette rencontre, dont je me souviendrai toute ma vie avec une émotion très spéciale, dura plus de cinq heures et demie, mais il nous aurait fallu, il nous faudra, plus de temps encore. Nous le prendrons, ce temps. Nous l'avons promis. Mais le lendemain matin, attaquèrent et frappèrent tous ceux qui ne voulaient surtout pas que cette réunion, à laquelle ils n'avaient pas assisté, aboutisse à une entente. Et, je l'admets aujourd'hui, Robert et moi avons été en proie à la sidération face à la puissance d'intimidation et de désinformation de certaines tribunes ou blogs et aussi des accusations de toutes sortes qui jaillissaient sur les réseaux sociaux, où sévissent une multitude d'anonymes. Après l'annonce de l'annulation, beaucoup des artistes autochtones rencontrés ce soir-là ne cachèrent pas leur désappointement et même leur désapprobation devant une issue qu'ils n'avaient jamais demandée. Nous nous sommes donc ressaisis et avons décidé que la meilleure réponse serait le premier épisode du spectacle lui-même.

**Cosignerez-vous avec Robert Lepage cet épisode du spectacle ?**

Non. Mais je cosigne le manifeste que représente le fait de jouer ce spectacle ●

Par Emmanuel Tellier

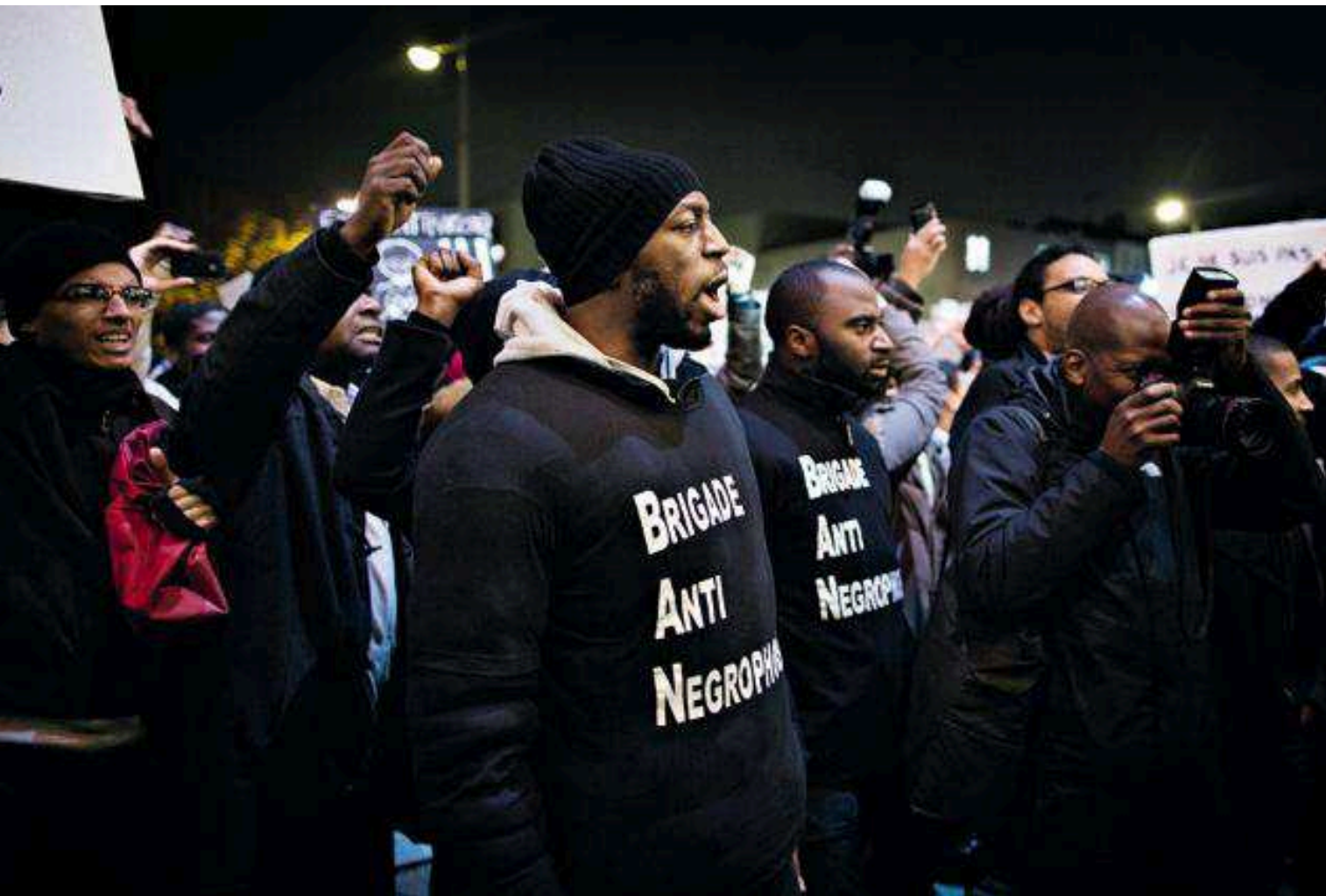
# PEUT-ON PARLER DE MOI SANS MOI ?

*Filmer les violences faites aux Noirs en étant blanche, faire interpréter un trans par une femme... Un sujet culturel ou historique doit-il être traité uniquement par ceux qui l'ont vécu ? Ou est-il universel et donc légitime pour tous ?*

« S'approprier : faire sa propriété de quelque chose, souvent indûment ; en particulier, s'attribuer la paternité d'une œuvre, d'une idée : s'approprier une invention. » Jusque-là, tout est simple : un verbe, une définition (ici, celle du Petit Larousse). Mais accolez l'ad-

jectif « culturel » à cette notion d'appropriation, et d'un coup une ligne de fracture semblera s'ouvrir sous vos pieds. D'un côté de cette ligne, ceux qui réfutent et contestent le concept en lui-même, Ariane Mnouchkine notamment : l'art étant par nature libre, universel et souverain, rien ne saurait l'entraver, le contraindre, le limiter. De l'autre côté, ceux qui font de ce nouvel outil conceptuel l'arme militante – et très sonore ! – de revendications anciennes : dans le cas de *Kanata*, spectacle de Robert Lepage porté par le Théâtre du Soleil, le légitime appel des Premières Nations du Canada à être mieux et plus justement représentées.

Selon le sociologue Eric Fassin <sup>1</sup>, pour qui la montée en puissance du concept contesté date des années 1990, « ce qui définit l'appropriation culturelle [...], ce n'est pas seulement la circulation : après tout, l'emprunt est la règle de l'art, qui ne connaît pas de frontières ». Mais il y a bien « récupération », écrit-il, quand cette circulation s'inscrit dans un contexte de domination qu'on feint de ne pas voir. « Or l'esthétique n'est pas extérieure à la politique. La création artistique doit revendiquer sa liberté ; mais elle ne saurait s'autoriser d'une exception culturelle transcendant les rapports de



Des activistes anti-racistes ont manifesté contre le spectacle *Exhibit B*, de Brett Bailey, devant le TGP à Saint-Denis en novembre 2014.

*pouvoir pour s'aveugler à la sous-représentation des femmes et des minorités raciales. L'illusion redouble quand l'artiste, fort de ses bonnes intentions, veut parler pour (en faveur de) au risque de parler pour (à la place de).»*

Pas simple de naviguer sereinement au milieu de cet océan de mots piégés. De récentes et virulentes accusations d'appropriation culturelle se sont ainsi abattues sur deux stars de la pop music : Madonna pour avoir arboré, lors d'un show télé, un look berbère rapporté d'un séjour au Maroc ; mais aussi, en 2014, Katy Perry en raison d'un vidéoclip (*This is how we do*) dans lequel la Californienne gentiment excentrique s'essayait à différents styles de coiffure, dont une tresse africaine. Inacceptable, selon plusieurs groupes militants afro-américains, dont des membres du mouvement Black Lives Matter. Dans un étonnant exercice de contrition filmé pour Internet, Katy Perry a finalement demandé pardon à l'un des représentants du collectif engagé en expliquant ne pas avoir eu conscience de s'être montrée coupable d'« appropriation culturelle » – ne serait-ce qu'à un modeste niveau capillaire.

Au cinéma, trois fortes personnalités féminines ont, elles aussi, fait l'objet d'accusations d'appropriation : en 2017, il a été reproché à Kathryn Bigelow, cinéaste blanche, de vouloir faire des quartiers pauvres de Detroit, majoritairement noirs, le sujet bouillonnant de son film du même nom. Pour pouvoir traiter des émeutes raciales de juillet 1967, la réalisatrice a dû accepter d'être « coachée »

par trois ou quatre « experts » de la communauté afro-américaine appelés en urgence pour retravailler le script de son film. Ambiance... Autre exemple : en 2012, l'actrice Zoe Saldana avait dû renoncer à jouer le rôle de Nina Simone dans le biopic *Nina*. Son tort : ne pas être « assez noire » pour le rôle. Après qu'une pétition pour son remplacement par une actrice à la peau plus foncée eut été signée par des milliers d'internautes, Saldana avait jeté l'éponge. Tout comme Scarlett Johansson, qui n'incarnera finalement pas, à l'écran, le personnage de Dante Gill, ce proxénète transgenre des années 1970 – né femme mais se présentant comme un homme. Comme Katy Perry, Johansson s'est même sentie obligée de s'excuser publiquement : elle n'aurait jamais dû ne serait-ce qu'imaginer pouvoir incarner une personne trans (ce que Jared Leto avait parfaitement assumé dans *Dallas Buyers Club* en 2013). Étonnante toute-puissance du politiquement correct à l'américaine...

La multiplication des exemples – et la diversité des griefs exprimés par des groupes sociaux eux-mêmes divers – montre bien qu'il serait illusoire de vouloir donner de la sinieuse (et dangereusement mutante) notion d'appropriation culturelle une définition arrêtée, valable pour tous, à tout moment. Pour autant, le metteur en scène David Bobée, cofondateur de l'association Décoloniser les arts (qui milite pour une meilleure représentation des minorités au théâtre, à la télévision, au cinéma et dans les arts plastiques), pense qu'il ne faut pas « avoir peur d'avoir ces »



» débats, même s'ils sont complexes». Pour lui, l'affaire *Kanata* n'a pas été une surprise, «même si chacun a bien en tête que Lepage et Mnouchkine sont des personnes admirables à bien des égards. Mais connaissant bien la situation au Canada, je comprends les points de tension chez ceux qui se sentent lésés. Quand on est à ce point minoré, à ce point tu, on s'arc-boute sur des choses comme la propriété culturelle, alors que ça ne devrait pas arriver». Pour Bobée, la question posée dans les polémiques récentes peut se libeller comme suit : «Est-ce qu'on peut parler de moi sans moi ?» Oui, répondent Lepage et Mnouchkine, qui font valoir le colossal travail de recherche accompli, doublé du talent de leur troupe de citoyens du monde. Non, semble répondre le metteur en scène de 40 ans, pour qui il faut regarder les choses «au cas par cas», en fonction du lieu, du moment, du groupe qui se sent atteint dans sa chair. «Une création n'est jamais ex nihilo, elle est toujours inscrite dans un contexte. Alors a priori, oui, un acteur peut tout jouer... dans un monde idéal! Mais sommes-nous dans ce monde idéal?» Non. Et personne, évidemment, ne songerait à contester la réalité de la souffrance ressentie, depuis des générations, par les Premières Nations du Canada. Que fallait-il faire, alors? «Je n'ai pas de leçon à donner, mais je pense que ça n'aurait pas été compliqué d'enrichir la troupe du Soleil de quelques artistes et penseurs directement concernés par le sujet. Nous devons tous apprendre à décentrer nos regards, nos pratiques, nos imaginaires.»

Transiger, donc? Pour José-Manuel Gonçalves, directeur du Centquatre à Paris, comme pour l'écrivaine Tania de Montaigne, auteur d'un formidable petit livre à offrir d'urgence aux racistes et extrémistes de tous bords<sup>2</sup>, commencer à entrer dans une forme de «négociation» – dernière étape avant le droit de regard, donc la possibilité de la censure? – serait une remise en question à la fois stupide et grave de la liberté de création. Gonçalves connaît bien la question de la légitimité (qui a le droit d'écrire sur quoi, sur qui?) pour l'avoir prise en pleine face lors des représentations, à Saint-Denis (93), en 2014, du spectacle *Exhibit B*, dont sa structure était le producteur-tourneur. Conçue par le metteur en scène sud-africain blanc Brett Bailey, cette performance théâtrale invitait à circuler dans une sorte de zoo humain esclavagiste du début du xx<sup>e</sup> siècle avait déjà été jouée à Paris, au Centquatre, sans faire de remous, «mais en suscitant beaucoup d'émotion et de questionnements, ce qui était son

Scarlett Johansson devait interpréter à l'écran Dante Gill un transgenre des années 1970. Elle a dû renoncer au projet et faire des excuses publiques.



but». «Puis, se souvient-il, le spectacle est parti pour le Barbican Centre de Londres, et là, une vague de protestation a gonflé sur les réseaux sociaux. Très vite, les heurts devant le théâtre sont devenus tels que les représentations ont dû être annulées.» Pour ses détracteurs, Bailey n'avait pas signé une œuvre artistique mais un travail raciste, aux relents colonialistes. «Mais pas un seul des manifestants n'avait pris la peine de voir la création!» déplore le producteur-tourneur, pour qui renoncer aux représentations programmées dans la foulée à Saint-Denis aurait été une aberration et un mauvais signal envoyé au monde des arts. «Nous avons joué tous les soirs. Avec les CRS devant le théâtre pour protéger les spectateurs. Le plus déprimant? L'impossibilité de monter un débat structuré avec les gens qui nous attaquaient. Nous l'avons proposé, mais au fond, personne n'avait envie d'entendre nos voix, celle de l'artiste et de ses soutiens.»

C'est la triste leçon qu'inflige à tous le spectacle de plus en plus banal – surtout aux Etats-Unis – de ces procès express en appropriation culturelle : l'idée même de débat contradictoire mais mesuré, civilisé semble désormais tenir du fantasme. Avec l'avènement des réseaux sociaux (Twitter, Facebook et autres vecteurs d'expression spontanée), nous avons cru entrer dans l'âge de la conversation; nous sommes en fait entrés dans l'ère de l'invective et de l'accusation – souvent formulées anonymement. D'ailleurs, dans le cas de *Kanata*, si une longue réunion d'échanges s'est bien tenue à Montréal en juillet (dialogue qualifié de positif par une majorité de protagonistes bienveillants), ce sont le climat délétère et les attaques au vitriol exprimées sur les réseaux (a)sociaux qui ont mené Robert Lepage à jeter l'éponge quelques jours plus tard (avant qu'Ariane Mnouchkine, début septembre, ne décide que *Kanata* serait bien joué à La Cartoucherie). Pour Tania de Montaigne, «c'est le grand danger du moment! Chaque fois qu'une protestation contre une œuvre voit le jour, on n'entend que les voix les plus radicales, les gens qui gueulent le plus fort. L'objectif? L'étoffement du sujet! Ce qui est un double non-sens: d'abord parce qu'on n'a jamais vu qu'empêcher quelqu'un de mener à bien un projet permettrait à quelqu'un d'autre de le mener à sa place, mieux ou différemment; ensuite parce qu'avec cette politique de la terre brûlée, rien ne repousse derrière». Le risque est que les créateurs s'autocensurent et que plus personne n'ose travailler sur ces sujets pourtant essentiels que sont le racisme, l'oppression, la domination d'un groupe social sur un autre. «Les artistes qui pensent que ces questions nous concernent tous se retirent du champ de bataille, lassés qu'on leur reproche de ne pas être légitimes. Et penser que le racisme ne peut être traité, raconté, décrypté que par les gens qui en sont victimes revient à dire que ça n'est pas un sujet de société... Jolie façon de se tirer une balle dans le pied.» ●

<sup>1</sup> Dans *Le Monde* du 24 août 2018.

<sup>2</sup> *Les Noirs n'existent pas*, éd. Grasset.